



Par-delà l'arc-en-ciel

Si « mâle » et « femelle » réfèrent à un ordre qui est celui de la nature, l'ordre du vivant sexué, qu'en est-il de ce que nous appelons l'homme et la femme ?

Disons que pendant longtemps, l'humanité a vécu sur l'évidence d'une division sexuelle, d'une division des humains en deux sexes : « Dieu les créa homme (mâle) et femme (femelle) », rapportait déjà la Genèse. On pourrait invoquer, ici, d'autres traditions.

Invoquer le binaire Nature/Culture a pu sembler suffire un moment. Mais cette opposition qui fut structurante, jadis, s'avère par trop sommaire, et exhibe davantage encore son insuffisance dès lors qu'il est question du sexe et de ses semblants. Car ni le sexe ni le semblant n'appartiennent exclusivement aux humains.

Dans sa *Logique du vivant*, François Jacob nous rappelait qu' « il existe même, chez certains microbes, des phénomènes de conjugaison rappelant la sexualité des organismes supérieur, avec des mâles et de femelles¹ ». Hors les bactéries, donc, le sexe, la sexualité comme mécanisme nécessaire à la reproduction de l'espèce est la chose la plus commune.

De même le semblant, nous le savons, vaut autant pour le monde physique (météores), l'ordre du vivant (des végétaux aux mammifères supérieurs), et jusques aux êtres parlants. Ce dont atteste, entre autres, l'éthologie et le phénomène si documenté de la parade sexuelle.

À ceci près que si le comportement sexuel humain relève, au moins en partie, de la parade telle que définie au niveau animal, le semblant qui est en jeu, avec lui, est véhiculé par un discours.

Mais pour autant que la psychanalyse n'est pas une éthologie, c'est-à-dire une psychologie, c'est moins le comportement sexuel de l'humain qui l'intéresse, que ce que son expérience met au jour à partir de l'exploration de l'inconscient.

Ainsi Freud, le premier, ne s'est pas contenté d'entériner le constat de la différence des sexes ou de thématiser le sens sexuel des symptômes ; il a mis l'accent sur la « différence

¹ Jacob, F., *La logique du vivant*, Paris, Gallimard, 1970, « Coll. TEL », p. 283

anatomique entre les sexes » et tenté de dégager ce qu'il considérait comme leurs « conséquences psychiques² ».

Que l'essentiel de son propos tourne autour des « différentes conséquences de l'envie du pénis, dans la mesure où elle ne s'épanouit pas dans la formation réactionnelle qu'est le complexe de masculinité », indique suffisamment, que derrière la différence anatomique des sexes, c'est vers la « féminité », le « féminin » ou « la femme » que son intérêt est orienté.

Si, d'un côté, le frayage de Freud permet de revenir aux origines même du terme de sexe³, on ne peut que s'étonner des usages et détournements contemporains des énoncés de Freud sur la différence des sexes. Jusques et y compris la conception de la sexualité comme dispositif (M. Foucault).

Lacan était bien fondé, en 1971, de s'étonner « qu'on ne se soit pas aperçu du monde qu'il y a entre ce terme, sexualité, partout où il commence, où il commence seulement, à prendre substance biologique, [...] du monde qu'il y a entre cela et ce que Freud énonce des relations que l'inconscient révèle⁴ ».

En effet, ce que Lacan fait valoir dès lors, c'est que ce dont il s'agit réellement, et dont la biologie ne saurait rien dire, ce sont « les rapports de l'homme et de la femme. »⁵ Mais de ces rapports en tant qu'ils sont abordés à partir de l'exploration de l'inconscient. Or, que livre cette dernière, sinon la castration ? La castration en tant qu'il est « exigible qu'elle ne se réduise pas à l'anecdote d'une parole entendue⁶ », soit à ladite menace de castration.

Seulement, la méconnaissance de cette vérité et les confusions, induites par les *Women's Studies*, entre des phénomènes aussi hétérogènes que l'homosexualité, le transvestisme ou le transsexualisme, ont conduit au processus idéologique de substitution du genre au sexe. Le genre, c'est-à-dire, au fond, les effets d'assignation et de suggestion de la division socialement imposée des sexes et la structure non seulement différentielle, mais hiérarchique, qui s'en infère.

Si la psychanalyse a été fortement sollicitée pour asseoir et développer la notion de genre – de R. Stoller⁷ à J. Butler⁸, en passant par G. Rubin⁹ –, il est difficile de faire du genre un concept de la psychanalyse. Ce qui n'est pas une raison pour accabler Lacan qui n'aurait pas

² Freud, S., « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 123-132

³ « L'adjectif « sexuel » (« *sexualis* ») existait certes en latin, mais il se rapportait seulement au sexe féminin. De même, le mot « sexe » fut surtout employé en français pour désigner les femmes (le « sexe », les personnes du « sexe » ou le « beau sexe ») jusqu'au XVIII^e siècle. C'est précisément au XVIII^e siècle que l'adjectif « sexuel » a pris son sens moderne désignant désormais ce qui a trait à l'un ou l'autre sexe, et à la sexualité en général. » Anne Emmanuelle Berger, *Le grand théâtre du genre. Identités, Sexualités et Féminisme en « Amérique »*, Paris, Belin, 2013, p.158

⁴ Lacan J., Le Séminaire, Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 30

⁵ *Ibid.*, p. 31

⁶ Lacan J., Le Séminaire, Livre XIX, *...ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 264

⁷ Stoller J. R., *Recherches sur l'identité sexuelle à partir du transsexualisme*, Paris, Gallimard, 1978, p. 406

⁸ Butler J., *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005, p. 283

⁹ Rubin G., *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, EPEL, 2020, Coll. « Les grand classiques de l'érotologie moderne », p. 484

fait de place à la catégorie de genre. C'est le même, Éric Marty, qui, dans son opus magnum, *Le sexe des Modernes*, reprochait à Lacan d'avoir utilisé « l'expression « identité de genre », mais sans en rien faire, sans s'intéresser à l'opposition extrêmement éclairante qu'il a sous les yeux (*sex/gender*) comme paradigme désignant un fait anthropologique qui hante l'humanité depuis son origine », qui finira, dans le même ouvrage, par reconnaître qu'il fut, au contraire, un précurseur, d'avoir su « jouer avec beaucoup d'avance sur les *gender* avec les catégories de genre, par le « he-man », le « wo-man » et le « she-man » et « d'ironiser sur « l'idéologie sexuelle » dont c'est l'objet de la psychanalyse de le démonter¹⁰ ».

Il n'est guère nécessaire non plus de tirer sur l'ambulance « genre », tellement cet « idiome » est mis à mal tant par sa déconstruction théorique - Cf. *Défaire le genre*¹¹ de J. Butler - que par les luttes internes au mouvement qu'il a promu - LGBTQI+ - sur le fond de l'indistinction des orientations sexuelles (*lesbian, gay, bi*) et des « identités » (*trans et intersex*) elles-mêmes en dissonance entre désir d'assignation et refus d'assignation.

Reste donc, pour la psychanalyse, ce qu'avec le genre, on a voulu oblitérer ou forclore : le sexe. Sexe qui ne saurait être réduit ni à sa face vérité ni à sa face jouissance. L'une comme l'autre étant également des semblants. Comme, du reste, les autres semblants par lesquels il peut être abordé : le phallus, le Nom-Du-Père, le symptôme, l'amour ou l'objet *a*, cette cause sexuelle a-sexuée.

Et si le sexe n'était rien d'autre que ce réel dont le défaut dans la structure rend le rapport sexuel ininscriptible ?

Sidi Askofaré

¹⁰ Marty E., *Le sexe des Modernes*, Paris, Seuil, 2021, p. 455

¹¹ Butler J., *Défaire le genre*, Paris, Editions Amsterdam, 2016, p. 392